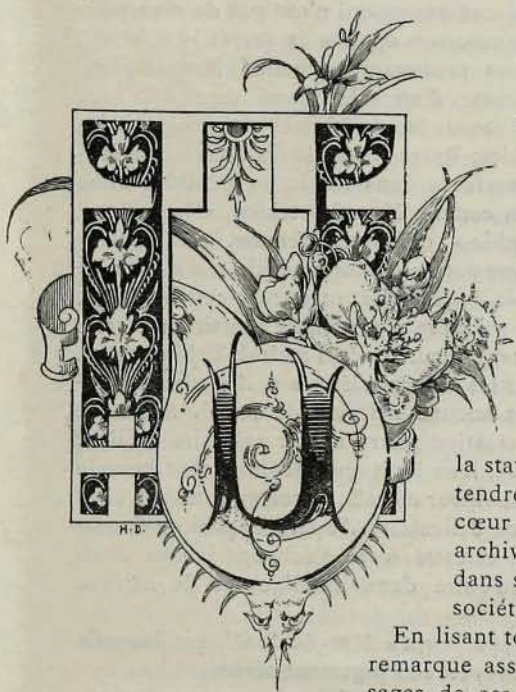




LES DEUX FILLES DE JOSEPH DE MAISTRE

I



NE loi d'hérédité, assez souvent démentie d'ailleurs, veut que les filles ressemblent à leur père, comme les fils à leur mère, et héritent de leurs tendances intellectuelles et morales. A ce seul point de vue, même si cela ne touchait pas à la question tant discutée de l'éducation féminine, il y aurait un réel intérêt à rechercher quelle part de ce grand esprit, de cette âme ardente que fut Joseph de Maistre, se refléta dans les enfants qui occupaient sans cesse sa pensée lointaine.

C'est d'ailleurs une vraie jouissance d'avoir un prétexte pour relire ces lettres dont les feuillets, jaunis par près d'un demi-siècle, révélèrent, quand on les publia, chez l'écrivain altier et absolu, un de Maistre inconnu, l'homme au lieu de la statue, le père de famille plein de sollicitudes caressantes, l'ami tendre, spirituel, « riant pour ne pas pleurer », disant les choses du cœur avec des mots à lui. Depuis, M. Descostes, en fouillant les archives des vieux châteaux de Savoie, a replacé ce même homme dans son cadre de jeunesse, par une brillante évocation de toute une société provinciale à la veille de la Révolution.

En lisant tout cela, il est impossible que ne s'impose pas à l'esprit une remarque assez inattendue : ce Joseph de Maistre que, sur quelques passages de ses lettres, mal interprétés ou exagérés, une tradition constante déclare l'adversaire systématique du développement intellectuel des femmes, fut sans cesse entouré de femmes supérieures, dont il a, fort souvent, admis l'influence et toujours reconnu le mérite.

C'est, à l'entrée de sa vie, sa « sublime mère », Christine Demotz, instruite et brillante, élevée dans la bibliothèque de son père, magistrat éminent, et devenue l'épouse de l'austère président de Maistre, l'âme d'un foyer patriarcal et pauvre où l'on « tient son rang en honneur » ; cette Christine, « ange à qui Dieu avait prêté un corps », dont la belle voix grave berce son fils avec les vers aimés de Racine, qu'il saura par cœur avant de savoir lire. « Je vois ma mère, dira-t-il trente ans plus tard, qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et, en écrivant, je pleure comme un enfant. » Lorsque Joseph trace à ses filles la grande mission de la femme, — « faire des hommes », — il songe à cette mère dont l'action sur lui fut si grande qu'il était encore à vingt ans « dans sa main comme la plus jeune de ses sœurs », mais qui mit sur chacun de ses dix enfants son empreinte de jugement élevé et de forte droiture.

A côté de la mère, les sœurs : Jenny (M^{me} de Buttet), qui, à douze ans, quand meurt la présidente, enlevée encore jeune par une maladie contractée au chevet de son fils Xavier, commente passionnément, avec son frère, les desseins de la Providence, qui les éprouve; Thérésine (M^{me} Constantin de Moussy), dont les lettres sur les événements contemporains révèlent la forte intelligence et qui, veuve et ruinée par la tourmente politique, ouvre à Genève un pensionnat où elle se montre remarquable éducatrice, ainsi que sa sœur Marthe, l'Ursuline jetée hors de son monastère, le fait à Turin; Anne-Marie (M^{me} de Saint-Réal), la vaillante, celle qui peut-être a, avec son illustre frère, le plus d'affinités, par la vivacité originale de son esprit, mariée tard, « vieille fille », comme elle prétend, bonne à servir d'appui à tous les siens, affrontant les visites domiciliaires, supprimant sous les yeux des patriotes les papiers compromettants, et à qui ses railleries mordantes attireraient un mauvais parti, si elles ne désarmaient par le rire ceux même qu'elles attaquent.

Avec le charme pâli de vieux pastels, ces nombreuses figures de femmes du passé, parentes, amies, grandes dames ou bourgeoises, s'encadrent ainsi dans la Correspondance, une flamme d'intelligence au regard. Ces lettres exquis, elles les ont précieusement gardées, elles y répondaient, et on a peine à croire que Joseph de Maistre n'y trouvât aucun plaisir, « qu'il n'ait jamais été accessible au charme de l'esprit féminin », selon l'affirmation stupéfiante d'un de ses derniers biographes; « qu'il n'ait vu chez la femme qu'un être léger, sans sérieux, sans profondeur, incapable d'un effort intellectuel soutenu. »

Au contraire, ce qui frappe, (le beau livre de M. de Lescure sur *Le Comte de Maistre et sa Famille* le fait ressortir), c'est ce que fut pour lui l'amitié de tant de personnes d'élite qu'il a su, à toutes les époques de sa vie, discerner et choisir. A elles il s'ouvrira de ses chagrins d'exil, des tristesses de son isolement; il demandera à leur sympathie dévouée l'illusion de cet entourage de famille qui manque à son cœur, et leur dira avec grâce : « Jadis, les chevaliers errants protégeaient les dames; aujourd'hui, c'est aux dames à protéger les chevaliers errants. »

C'est la marquise Costa pour laquelle il écrira la belle Lettre consolatrice sur la mort de son fils. Il ne la sépare pas de son mari, pour lui un ami de jeunesse, et lui déclare plaisamment « la considérer, aimer et vénérer : 1^o comme femme; 2^o comme femme d'esprit; 3^o comme femme instruite, etc.; » évoquant le souvenir des soirées passées au château de Bellegarde, où il soumettait ses premiers écrits à leur double jugement délicat et sûr.

C'est M^{me} Huber-Alléon, cousine de M^{me} de Staël, la vieille amie dont il « estimait tant l'estime », sur qui il comptait comme sur lui-même,

allant chez elle « en pantoufles raisonner pantoufles », l'appui des jours d'exil et de pauvreté à Lausanne « avec sa grande figure droite, son léger « apprêt genevois, sa raison calme, sa finesse naturelle et son badinage grave, ardente amie, « quoique froide sur tout le reste ».

C'est Roxandre Stourdza, plus tard comtesse Edling, toute jeune, de l'âge de ses filles, intelligente et mystique comme une vraie Slave, lui servant parfois d'intermédiaire écoutée près de l'empereur Alexandre, et qui méritera de recevoir du comte de Maistre ces lignes, les plus délicieuses qu'on ait jamais écrites sur l'amitié : « Lorsque « deux êtres parfaitement en harmonie se rencontrent par hasard, lorsqu'une parfaite confiance est la suite d'une longue et douce expérience, lorsque les portes sont fermées et que « personne n'écoute, lorsque la peine, d'un côté, a « besoin de parler, et que, de l'autre, la bonté a « besoin d'entendre, alors il peut arriver, comme « l'a dit divinement Bossuet, que l'un de ces « cœurs, en se penchant vers l'autre, laisse échapper son secret. Mais il faut cela et cent autres « petites circonstances qui n'ont pas de nom pour « entendre ce qu'on appelle un secret. »

Genevoises protestantes comme M^{me} Diodati, « cette femme d'un très grand esprit », avec laquelle il aborde les problèmes théologiques les plus abstraits; Russes orthodoxes dont il soutiendra la conscience dans les luttes pénibles d'une conversion, comme M^{me} Swetchine, « la belle et bonne Sophie », qui, vieille femme, se rappellera avec émotion par quelle forte amitié elle a été mise dans la voie de la vérité; ou encore cette Anglaise « à l'air de colombe », si difficile à saisir, la femme, plus tard tant pleurée, de l'amiral Tchitchagow, toutes sont ses « paroissiennes », il le dit en plaisantant, et aucune n'a rien de banal. S'il aime leur conversation pour l'attrait salutaire qu'il se sent exercer, il en jouit aussi, comme tout homme d'une réelle valeur morale, parce qu'il trouve chez elles plus de délicatesse d'aperçus, plus de finesse de touche, et cette sorte d'échange jamais aussi complet qu'entre deux intelligences de natures diverses.

Il n'est pas jusqu'à M^{me} de Staël, sur laquelle on a assez répété son jugement sévère, qui ne l'ait attiré à Coppet par les éclairs de sa conversation. Le choc de ces deux esprits absolus, dont aucun ne voulait céder à l'autre, dut être pour la galerie un spectacle unique. Joseph de Maistre parle avec un indulgent sourire rétrospectif de leurs « prises aux cheveux violentes et comiques », au milieu desquelles lui survenait un de ces brusques accès de sommeil, quasi-infirmité due à ses nuits de travail, et qu'il portera dans les salons pétersbourgeois. Profitant de ce qu'il ne répondait plus, et sans s'apercevoir du motif de ce silence, la brillante discoureuse continuait triomphalement de soutenir son opinion. « Elle eût été ado-

rable et n'a voulu être qu'extraordinaire. » Cette condamnation même implique un regret.

II

Lorsqu'en 1786, Joseph de Maistre, alors avocat au Sénat de Savoie, et futur sénateur, épousa Françoise de Morand, il la connaissait depuis sept ans, et avait su apprécier en elle les fortes vertus qui, aux jours d'épreuve, la firent surnommer par leurs amis « l'honneur de la Savoie ».

Ce fut entre eux le vrai mariage, qui rend l'amour mutuel plus haut et plus ferme, en le fondant sur l'âme, sans lui rien ôter de sa douceur. Tous deux d'ancienne noblesse, ayant sur la vie des idées semblables, pensant et priant de même, ils avaient pu s'harmoniser à loisir dans l'intelligente intimité des aimables salons de Chambéry. La fiancée « n'avait jamais eu d'autre inclination » que ce jeune homme séduisant, spirituel, de grand avenir et si bon pour les siens. Lui, était attiré par les contrastes mêmes, avec la sienne, de cette nature bien féminine; ce bon sens un peu craintif, cette raison judicieuse modéreraient son caractère trop impétueux; cette sagesse pratique viendrait en aide à ses découragements, à ses distractions de penseur. Il remettait, avec une joie confiante, dans ces mains bienfaisantes et pures, les deux choses les plus précieuses qu'un homme ait à donner : la garde d'un nom honorable et l'âme des enfants à venir. En retour, il se traçait un plan d'existence où le dévouement de chaque instant résultait en un bonheur d'essence supérieure. « Si quelque chose ressemble à ce qu'on peut s'imaginer du ciel, c'est cela. »

André de Maistre, le futur évêque d'Aoste, alors tout jeune doyen, bénit l'union de son frère sous les antiques voûtes de la cathédrale, au milieu d'une belle assistance, et le jeune ménage, pas riche — la devise des Morand : *L'honneur avant tout*, répondant à celle des Maistre : *Fors l'honneur, nul souci* — vint habiter le vieil hôtel savoisien, en famille, avec le président octogénaire et les petites sœurs. Cela faisait un intérieur très gai, car tous ces Maistre, fillettes et jeunes hommes, étaient pétris d'esprit : parties joyeuses dans les admirables environs de Chambéry, soirées d'hiver où l'on répondait en chœur aux petits vers que le lieutenant Xavier envoyait de sa garnison, mariages des jeunes filles, et, éclairant tout cela, le sourire des deux enfants de Joseph, dans leurs berceaux. Quand il parle d'eux, le futur auteur de tant de graves écrits est « comme une boule sur un plan incliné ». — « La moindre gentillesse de mon Adèle est une béatitude pour son papa. Je suis faible sans doute, un père a droit de l'être... Demande, demande comment Rodolphe est fait; moi, je ne dis rien ! »

Joseph était devenu, par la mort de son père,

chef de la famille dont son foyer demeurait le centre. Dans ce temps-là, on vivait ainsi, dignement, avec ses « petits écus », selon le mot de Maistre, valant par soi-même et non par le *paraître*, nullement diminué pour se passer de luxe. Cela faisait des existences très sereines, qui laissaient à chacun le temps de réfléchir à sa tâche en ce monde et celui d'y réaliser une part plus grande de ce bien que souvent nous discernons, sans pouvoir l'accomplir. Il y a des portraits d'aïeules dont le sourire sérieux et tranquille raconte tout cela. Aucune de ces femmes ne prévoyait quel cyclone allait faucher leur paix : presque toutes trouvèrent pour en soutenir l'assaut, et M^{me} de Maistre entre autres, d'innies ressources de résignation et d'énergie. Quoi qu'on dise, ces éducations valaient celles de notre époque, et, par bonheur, la tradition n'en est pas tout à fait perdue.

Peut-on s'imaginer qu'elle n'eut sur son mari aucune influence, qu'elle ne tint dans sa vie qu'une place de ménagère, celle à qui de Maistre faisait présent du manuscrit des Soirées de Saint-Petersbourg, parce qu'il y avait mis « le meilleur de son esprit » ! Cette influence, appuyée sur une profonde affection, éclate à travers toute la correspondance, bien qu'aucune lettre de l'un à l'autre n'y figure ; elles n'existent plus, paraît-il, et ce serait bien de la femme que nous nous représentons, cette réserve fière, qui aurait détruit, pour les dérober à tous les yeux, les pages contenant l'amour et les épreuves de sa vie entière. Lisez la lettre à M^{me} Huber, où elle se détache vivante et parlante :

« Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer « ni pied ni aile de *Madame Prudence* à Turin. « Il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire « parler sur moi, mais seulement de la faire con- « venir qu'elle a reçu une lettre de moi... Elle « n'affirmera jamais avant midi que le soleil est « levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce « qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre « 1808, à dix heures du matin, pour éviter un « inconvénient qui arriverait autrement dans la « nuit du 15 au 16 mars 1810. — Mais, mon cher « ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que « personne ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a « dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis, etc. — « Mais, ma chère enfant, laisse-moi tranquille, je « prévois que je ne prévoirai jamais, c'est ton « affaire. — Elle est mon supplément et il arrive « de là que, lorsque je suis garçon, je souffre ridi- « culément d'être obligé de penser à mes affaires, « j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, « madame, j'entends, avec un extrême plaisir, les « louanges qu'on lui donne... Mes enfants doivent « baiser la trace de ses pas, car, pour moi, je n'ai « point le talent de l'éducation. Elle en a un que « je regarde comme un huitième don du Saint- « Esprit : c'est celui d'une certaine persécution « amoureuse, au moyen de laquelle il lui est donné

« de tourmenter ses enfants du matin au soir, pour
« faire, s'abstenir et apprendre, sans cesser d'en
« être tendrement aimée. »

Sous cette forme plaisante, on sent le mari fort heureux de se laisser « tourmenter » pour son plus grand bien et appréciant toute la valeur de sa femme. Seuls, les esprits médiocres se déclarent rebelles à cet ascendant de la tendresse. Leur étroite union avait, d'ailleurs, été encore resserrée par l'épreuve. En peu d'années, plus de vie calme, se déroulant toute prévue; les événements tragiques, les brusques secousses réclamaient des résolutions subites et jetaient hors de leur cadre jusqu'aux natures pondérées comme la comtesse de Maistre.

III

Dès 1791, la Savoie subit le contre-coup de la Révolution française; les émigrés y affluent, mais, derrière eux, les idées nouvelles passent la frontière. Des meneurs agitent le bon peuple savoyard très attaché, au fond, à ses souverains. Les troupes françaises, tout proches, saisissent un prétexte (en septembre 1792) pour entrer en soi-disantes libératrices. Chambéry, sans un essai de résistance, ouvre ses portes, et le Sénat de Savoie va recevoir ces nouveaux maîtres. La fidélité du comte de Maistre n'est pas de celles qui transigent. Abandonnant tous ses intérêts de fortune, il part le jour même et rejoint sa femme qui, d'accord en tout avec lui, emporte leurs jeunes enfants par la route des Grandes Alpes. Un orage les prit au col du Saint-Bernard, menaçant de jeter la voiture dans l'abîme. Les enfants s'effrayaient, M^{me} de Maistre frissonnait de froid et d'émotion sur le siège de la carriole mal couverte. Le comte, au moment de franchir les limites de sa province natale, dit, à « la compagne fidèle de toutes ses vicissitudes » :

« — Ma chère amie, le pas que nous faisons, aujourd'hui, est irrévocable; il décide de notre sort pour la vie. »

C'était en effet la première étape d'un exil sans terme. Un vieux *palazzo* d'Aoste, la jolie cité alpestre, les recueillit tous : là se reformaient les troupes savoisiennes. Pour ressource, on avait l'argenterie emportée dans ce hâtif départ. Enfermé dans une petite pièce voûtée où il s'entoure de livres, Joseph étudie et écrit; le doyen André prélude à l'apostolat secret qu'il exercera durant toute la Révolution. Xavier rêve et visite « le lépreux de la cité d'Aoste » en attendant l'heure de se battre. Très souffrante, M^{me} de Maistre s'ingénie pour faire face aux besoins du ménage et ne quitte ses enfants que pour porter ses angoisses à l'église. Sa prévoyance envisage la ruine, la confiscation qui frappe les biens des émigrés en Savoie comme en France, si nul de la famille ne se présente au comité de Chambéry, à

la date voulue. Le comte, ce grand champion de la Providence, lui répond avec son habituelle philosophie, et s'en va à Turin trouver le roi, comptant sur la craintive prudence de sa femme pour l'empêcher de tenter l'impossible. Mais il n'a pas mesuré ce que peut sur elle l'intérêt de leurs enfants. Libre d'agir, Françoise de Maistre, malgré son état de santé, se risque à mulet, ses deux petits dans les paniers, suivie d'une vieille servante, à travers les défilés encombrés de neige du Grand Saint-Bernard, contraignant, par sa volonté de fer, les muletiers épeurés d'avancer. Et après mille dangers, elle rentre à Chambéry dans le vaste hôtel désert.

Son mari, stupéfait d'apprendre cet acte résolu, n'eut d'autre idée que de la rejoindre au plus vite. Sous le toit familial revenaient s'abriter les sœurs, chassées de leurs châteaux ou de leur cloître. Gardant malgré tout leur gaieté, Anne et Jenny, les deux jeunes filles, trouvaient moyen de rire de leurs figures effarées de « pauvres ci-devant », quand il fallait comparaître devant les tyranneaux du district. Avec le comte de Maistre, ce ne fut pas long : fier refus de serment au régime nouveau, de contributions « pour faire tuer ses frères qui servent sous le drapeau du roi ». Comme réplique, une visite domiciliaire où des soldats brutaux saccagent sa demeure. Sa femme le crut arrêté, le vit déjà mort ! Le lendemain de cette affreuse secousse (27 janvier 1793), naissait leur troisième enfant, Constance, baptisée la nuit dans l'église profanée par un club, cette fille que son père, des années plus tard, pleurera de ne pas connaître.

Il lui était désormais impossible de rester à Chambéry sans péril pour sa vie. Il avait des amis à Genève, il y alla, pensant pouvoir, si près de la Savoie, jouer un rôle utile dans la contre-révolution qu'on espérait. Il devait inaugurer là, en effet, sa future carrière d'agent diplomatique, et surtout d'agent sans solde. Sa sœur Anne y vint avec lui; puis, de Genève, on passa à Lausanne, peuplé d'émigrés qui arrivaient de Paris, de Lyon, sous les déguisements les plus divers. On vivait comme on pouvait, s'aidant les uns les autres, se réunissant souvent, et la salle nue du logis des Maistre entendait, le soir, des causeries incomparables, que traversaient les saillies d'Anne, spirituelles et vives, ou « l'hymne royaliste » qu'elle chantait et jouait sur un vieux clavecin. Malgré cela, on n'a plus « de quoi vivre que pour quinze jours » et quand le petit Rodolphe est envoyé près de son père, à son passage à Genève, la bonne marquise Costa, cette mère si tendre, s'attendrit sur son dénûment et lui donne « ses deux premières chemises ». Elle recevra ce gai remerciement de l'ami : « Il n'en faut pas davantage pour faire de mon fils un honnête homme et un homme d'esprit. »

A. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE



es livres d'étrennes, comme toujours, sont légion. Aussi, voudrais-je aider nos abonnées à faire un choix dans cette foule. Un bon et beau livre est toujours reçu avec plaisir, non seulement par la jeunesse, mais même par les gens sérieux, auxquels s'adressent les éditions de luxe, si multipliées aujourd'hui.

Dans ce genre, rien ne surpasse une intéressante collection nouvelle : *Les Voyages artistiques*, dont la première série est consacrée à

Rome (1). De superbes photographies, commentées par un texte élégant et précis, donnent, même à ceux qui ne l'ont pas vue, la sensation très vive de ce que doit être la Rome actuelle, avec ses grands souvenirs, ses admirables restes du passé. Si rien ne vaut la jouissance d'un tel voyage, c'est beaucoup déjà de pouvoir s'en créer l'illusion. Nous placerons auprès : *La Jeunesse de Léon XIII*, par BOYER D'AGEN (2), où se trouve, avec les jeunes années du Pontife, jusqu'à la prêtrise, toute l'histoire d'une grande famille italienne au commencement de notre siècle; la figure de la mère s'y détache près de son illustre fils; sites, tableaux, portraits, complètent cette belle biographie. M. PONSOMAILHE, dans *Les Saints par les grands maîtres* (3), offre, d'après les principaux écrivains religieux, la vie résumée du saint de chaque jour; il y ajoute l'énumération des œuvres qu'elle a inspirées, et une notice sur les plus célèbres d'entre les artistes qui lui ont emprunté leurs sujets; de belles gravures, d'après les maîtres, achèvent un ensemble très nouveau, très abondant en renseignements, qui plaira, à la fois, aux personnes pieuses et à celles que l'art chrétien intéresse.

Parlons des livres d'histoire, qui ont aussi leur public : *Le Montcalm et Levis*, par l'abbé CASGRAIN (4), membre éminent du clergé canadien, est un ouvrage d'un haut mérite, racontant la lutte héroïque soutenue par notre belle colonie du Canada pour se garder à la France qui ne sut pas la conserver. Des peintures de la société d'autrefois, des

épisodes dramatiques où figurent ces tribus sauvages, nos alliées ou nos ennemies, donnent, à ce récit véridique, l'attrait d'un roman. Il en est de même de *Louis XVII*, par CHANGEUR (1), qui, sous une forme facile, appropriée à la jeunesse, dit le martyre de l'enfant-roi, se servant des publications les plus récentes sur ce drame de la Révolution qui gardera toujours son poignant intérêt. La même librairie donne une bonne édition des principales pièces de Corneille (2), avec des notes littéraires et un résumé des parties secondaires qui met en relief les grandes scènes de chaque tragédie.

Les Héros de la Marine française, par CONTESSÉ (3), retrace cette grande histoire peu connue, féconde en épisodes superbes, de Richelieu à Garnier et Courbet, faisant revivre les rudes et fières figures de Duquesne, Jean-Bart, Suffren, etc., pour tous les collégiens qui rêvent marine, et même pour tous ceux qui ignorent ces gloires nationales.

C'est aux jeunes filles qu'est destiné ce ravissant volume : *Lis et Violettes*, par MYRIAM (4), où revivent, avec leur portrait, dans d'intéressantes biographies, quelques-unes des plus belles âmes féminines de ce siècle : Eugénie de Guérin, Elisabeth Seton, Lady Fullerton, etc. Si des noms y manquent, on doit se féliciter que les grands cœurs, les nobles esprits de femmes soient aussi nombreux.

Une série d'ouvrages plus fantaisistes s'adressent à tous les âges, bien qu'écrits en vue de jeunes lecteurs. *Les Contes de Donne Perrette*, par l'écrivain exquis qu'est RENÉ BAZIN (5), sont le chef-d'œuvre du genre. Ces souvenirs enfantins et surtout ces délicieuses légendes avec leur note de poésie rêveuse qu'a su rendre l'illustration, seront lus sans doute par des enfants, mais aussi par tous ceux qui goûtent ces brèves et délicates esquisses où excelle l'auteur. *Le Cirque et les Forains*, par H. FRICHET (6), promène le lecteur dans le monde peu connu des clowns, des écuyers, des saltimbanques; à côté des détails techniques fort curieux, ce sont des mots drôles, des anecdotes amusantes, toujours soulignées par un crayon spirituel. *Les Fêtes de nos Pères*, par O. HARVARD (7), décrivent d'une façon très agréable les fêtes populaires d'autrefois, expliquent l'origine de nombreux usages, vont rechercher dans nos provinces ce qui reste des traditions et des chansons du temps passé. C'est un calendrier pitto-

(1) Tolra, 76, rue de Vaugirard, en livraisons dans un portefeuille : 14 francs.

(2) Mame, édit. Chez Carré, rue Bonaparte : relié, 10 fr. — (3) *Id.* : 8 fr. 50. — (4) *Id.* : 8 fr. 50.

(1) Hatier, 33, q. des Grands-Augustins : rel., 10 fr. — (2) *Id.* : relié, 6 francs.

(3) Didot, rue Jacob : broché, 15 fr.; relié, 20 fr.

(4) Hatier : relié, 6 francs.

(5) Mame, édit. : relié, 10 francs. — (6) *Id.* : 5 fr. — (7) *Id.* : 7 francs.

resque des plus original. *Vélocipédie et Automobilisme*, par FR. RÉGAMEY (1), donne aux passionnés de la bicyclette, sur un ton fort gai, des conseils pratiques, illustrés d'amusement dessins; on peut dire que ce livre convient autant aux jeunes filles qu'aux jeunes gens, puisque cet exercice se généralise pour les premières. C'est en revanche aux seconds que s'adressent spécialement *Les Écoles professionnelles*, par A. LEMAISTRE (2), qui étudie les établissements où l'on forme des élèves pour les principaux métiers : imprimerie, gravure, horlogerie, etc., et renseigne sur les procédés de chaque industrie.

Le Dressage des animaux, par HACHET SOUPLÉ (3), est un curieux volume qui explique, avec l'aide de la photographie, les moyens employés dans les cirques pour dresser des animaux divers; tous ceux qui possèdent des *toutous* intelligents y trouveront le secret de faire leur éducation.

Le roman d'aventures ne perd pas ses droits auprès des lecteurs de douze à dix-huit ans; chaque année en voit éclore plusieurs; aussi, parmi eux, un choix est indispensable. L'ancêtre de tous, le vénérable *Robinson Crusoé* (4), reparaît dans une traduction intégrale fort bien illustrée par PAGET, de ce très beau livre si profondément humain, qui a fait et fera encore la joie de tant de générations. Avec lui, le JULES VERNE annuel, *Le Sphinx des Glaces* (5), sous sa forme complète et illustrée; l'intérêt, si habilement suspendu à la fin de la première partie, atteint, dans la seconde, son point culminant d'émotion, l'on songe malgré soi que ces tragiques dangers, au milieu des montagnes de glace du pôle, ne sont pas imaginaires, mais reproduisent des faits, renouvelés sans cesse par l'audace des navigateurs. C'est dans l'Afrique australe qu'ANDRÉ LAURIE, un auteur très apprécié également de la jeunesse, a jeté *Gérard et Collette* (6); la gracieuse figure de cette dernière, si vaillante, fera aimer ce livre à nos fillettes; on y trouve une vertigineuse course à bicyclette, et un éléphant qui joue un personnage important et gagne toutes les sympathies. *Les Chasseurs d'épaves*, par G. PRICE (7), nous familiarise avec les torpilleurs et les bateaux sous-marins; cette partie scientifique, très exacte, s'enveloppe d'un roman dramatique; le salut d'un condamné innocent est contenu dans une certaine boîte, qu'il faut retrouver, à travers mille péripéties, où se mêlent des épisodes comiques. Enfin, *Les Chasseurs de Girafes*, de MAYNE REID (8), ce conteur inépuisable qui amusait l'enfance il y a de longues années, reparaissent, pour les plus jeunes, dans la jolie Bibliothèque blanche, avec *Frisonne l'engourdie*, par

A. MOUANS (1), touchante histoire d'une petite servante qui se dévoue à ses maîtres.

Pour les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, *Double Conquête* (2), par DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, est un charmant petit roman. Une jeune Parisienne trouve le bonheur dans une petite ville d'abord dédaignée; une vieille dame provinciale et revêche s'y dépouille de ses préjugés; la morale, facile à saisir, c'est qu'il n'y a pas d'existence, si modeste ou si uniforme, où l'on ne puisse trouver l'emploi de son esprit et de son cœur pour le bien d'autrui. Encore pour les jeunes filles, j'indiquerai *Jeanne la Patrie* (3), où l'une d'elles soutient héroïquement, pendant la guerre de 1870, avec un camarade d'enfance, un véritable siège dans une ferme de Bourgogne, asile de toute une population villageoise; cette histoire de deux enfants, qu'on suit jusqu'à leur heureux mariage, est animée d'un vrai souffle patriotique.

Les Deux Gosses, par P.-L. DECOURCELLE (4), est un récit adroitement tiré, pour les enfants de dix à quatorze ans, d'un drame dont le succès de larmes dure encore; tous les épisodes ne pouvant convenir à leur âge ont été supprimés, mais on y a laissé les aventures émouvantes de ce couple d'amis, Fanfan et Claudinet, qui fait songer à certaines créations enfantines de Dickens. Les mêmes lecteurs aimeront : *Un honnête Petit homme*, par LERMONT (5), contes empruntés pour la plupart à un auteur américain, et dont le premier leur offrira, dans la personne d'un petit groom, un autre touchant héros de droiture et de bravoure précoce.

Enfin, aux tout petits qui savent à peine lire, les mamans distribueront les jolis Albums STAHL, où figurent deux amusantes nouveautés : *Suzanne et Suzette* (6), et *Un Premier Jour de Vacances* (7).

J'ai gardé, pour finir, un Album d'un genre spécial, infiniment artistique, *La Cantinière*, par MONTORGUEIL (8), faisant suite à *France, son histoire*, paru l'an dernier, et illustré cette fois encore par JOB. Continuant la fiction qui personnifiait la France dans une enfant toujours grandissante, l'auteur en fait une cantinière héroïque suivant, à travers les champs de bataille et de victoires, les armées de la République, puis celles de Napoléon. Sa façon de conter, ingénieusement symbolique, écarte tout ce qui blesserait les diverses opinions. Les enfants pourront épeler avec lui notre histoire, mais, tout en s'amusant de « l'imagerie » de Job, ils ne pourront apprécier tout le mérite de cette petite œuvre d'art destinée également aux tables de salon, et où l'image, poétique et saisissante souvent, sous des airs naïfs se mêle, s'enlace au texte pour retracer l'épopée de la France.

A. CHEVALIER.

(1) Mame, édit. 5 fr. — (2) Id. : 8 fr. 50.

(3) Didot, rue Jacob : relié, 12 francs.

(4) Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph : 10 francs.

(5) Hetzel, rue Jacob : rel., 12 fr. — (6) Id. : 10 fr.

(7) Mame : relié, 7 francs.

(8) Hetzel : relié, 2 fr.

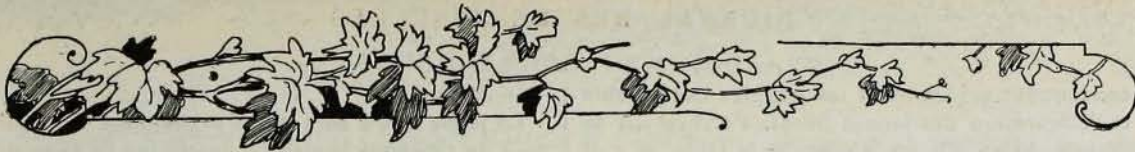
(1) Hetzel : 2 fr. — (2) Id. : 10 fr.

(3) Charavay, édit., rue des Capettes : relié, 7 fr. —

(4) Id. : 11 francs.

(5) Hetzel, édit. : 6 francs. — (6) Id. Cartonné : 2 fr.

— (7) Id. En couleur : 1 franc. — (8) Charavay, éditeur : 12 francs.



PIERRE DE TOUCHE

I



L'AIR est si pur, si transparent, si calme qu'il semble que tous les objets se rapprochent dans la lumière dorée qui les imprègne. Le ciel est d'un bleu intense, rare dans les climats du nord, avec quelques flocons légers, dont la blancheur semble n'avoir d'autre raison d'être que de faire ressortir ce bleu profond. Le soleil est haut sur l'horizon; il irradie le sommet des arbres vert foncé, se réfléchit en plaques étincelantes sur les toits d'ardoises à demi cachés dans le

feuillage, et fait rouler des flots d'or à la petite rivière qui s'élargit justement et semble se dégager de l'ombre des saules pour avoir part à cette magnificence.

L'été est dans sa riche maturité, comme le jour dans son éclat. Le paysage est riant et calme; des collines boisées lui donnent une note de grandeur, et des prairies entremêlées de champs dorés, une douce et agréable variété. Rien d'austère, de sublime, d'écrasant. Des penseurs et des contemplatifs, des affligés et des désabusés chercheraient peut-être autre chose; — les heureux, les jeunes, les poètes du bonheur n'eussent rien rêvé en plus de cette radieuse sérénité, de cette grâce, de cette vie répandue partout sous une forme harmonieuse.

Un des charmes du paysage est sans contredit une maison vieille et basse, à l'aspect délicieusement irrégulier et pittoresque, dont les pignons s'élèvent au milieu de la verdure et dont le revêtement de pierre grise disparaît à demi sous une flore grimpante : clématites, passiflore et rosiers. Il y a de singuliers contrastes entre les toits élevés et les murs bas, entre le porche qui s'avance en saillie, les petites fenêtres du premier étage et les fenêtres sculptées et monumentales des mansardes. La cour au fond de laquelle elle s'élève est bordée de communs aussi anciens et aussi

pittoresques, ombragée par trois ou quatre noyers magnifiques, et fermée par une grille de bois en-guirlandée de vigne. Et au-delà s'allonge une large avenue plantée de plusieurs rangées de chênes et de hêtres, dont le sol est tapissé d'une herbe épaisse, sauf dans l'allée du milieu, où le passage des voitures et des charrettes a tracé une route à peu près dépourvue de végétation.

Tout est paisible et désert. Les vaches ont été rentrées dans leurs étables, les deux chiens de garde dorment, couchés dans leurs niches, et les garçons de la ferme font la sieste à l'abri de gigantesques meules de foin, qui dépassent les murs de la cour, et auxquelles, de temps à autre, la brise enlève des brins dorés.

Dans la vieille maison, cependant, la vie n'est pas suspendue, bien au contraire. Le repas de midi vient d'être servi dans la salle à manger lambrissée de châtaignier qui ouvre sur la cour ses deux fenêtres aux embrasures profondes. Le soleil y entre librement, éclairant quelques portraits aux tons bitumés, des faïences éclatantes, et des meubles anciens, sans autre prétention que leur propriété scrupuleuse et le brillant de leurs panneaux noircis, bien cirés.

Mais la table offre un coup d'œil agréable, d'abord par elle-même, avec sa jolie nappe brodée de fils de couleur, sa vieille argenterie un peu bossuée, les coupes de fruits artistement mélangés de feuillage, — puis à cause de ceux qui l'entourent.

Il y a d'abord le maître du logis, un homme dans la maturité de l'âge, grand, brun, hâlé, robuste, vêtu d'un veston de coutil, mais de physionomie ouverte, agréable, jeune, en dépit de la barbe légèrement grisonnante, et ayant quelque chose de naïf qui forme un contraste amusant avec cette évidente force physique, et aussi avec l'expression intelligente du regard.

Puis, il y a sa femme, une grande et belle personne d'environ trente ans, avec un beau teint légèrement bruni, des yeux bleus, des cheveux blonds abondants, soigneusement arrangés, une robe de toile bien faite, quoique sans prétention, et un air de sérénité répandu sur son visage régulier et agréable.

Leurs enfants entourent leur table « comme de jeunes plants d'olivier » : trois garçonnets robustes, de quatre à sept ans, et une mignonne petite fille de deux ans à peine, sur laquelle se

concentrent évidemment les gâteries des parents et l'admiration des jeunes frères. Perchée sur sa grande chaise, elle est la reine de la table, et, soit qu'elle étende sa petite main vers les prunes de reine-claude, soit qu'elle fasse effondrer la pile de poires en arrachant une des petites branches qui ornent la coupe, soit, enfin, qu'elle jette follement un morceau de pain à la tête de René ou de Georges, elle ne rencontre que de faibles protestations, ou des rires étouffés, ou même des témoignages de franche admiration.

Ce n'est pas tout. Il y a un dernier personnage; et quand j'ai dit que le baby était la reine de la table, je me trompais, car le charme, la joie, la gaieté de la maison, la préférée de tous, c'est bien certainement la jeune fille en robe rose qui tantôt parle avec vivacité et fait retentir la chambre d'éclats de rire perlés, tantôt devient subitement rêveuse, et plonge son regard avec ravissement dans les profondeurs vertes de la longue avenue.

La lumière se joue dans les arbres avec des effets merveilleux. L'ardent soleil de midi ne peut pénétrer les épais berceaux qui abritent les allées latérales, mais de minces traits d'or se glissent, furtifs, à travers les branches immobiles, pour tracer sur le sol des dessins bizarres et charmants. Dans l'allée du milieu, il y a de larges trouées laissant voir le bleu du ciel, et sur ce bleu, le feuillage vert sombre se découpe délicatement.

La jeune femme, qui a suivi son regard, sourit.

— Ces arbres nous isolent du monde, dit-elle; nous sommes vraiment dans une solitude.

— C'est ce que j'aime! s'écrie vivement la jeune fille.

— Je craignais que la maison ne te semblât triste, avec cette vue bornée.

— De l'autre côté, la vue n'est pas bornée! Le terrain descend doucement, et il y a une étendue infinie de bois, de champs, de villages, de *vies*... Même de ce côté, Lucie, je *sais* que l'espace est au delà de ces arbres... Au bout de l'avenue, il y a tout un horizon de collines, avec la rivière, qui est si jolie... Oh! vois-tu, je suis trop heureuse!

Elle dit cela doucement, presque à voix basse, et comme recueillie. Le mari et la femme échan- gent un regard et un sourire contents.

— Rien ne peut nous rendre plus heureux, nous, que de t'entendre parler ainsi... Nous avons peur que tu ne trouasses notre vie un peu triste; ne t'ennuieras-tu pas cet hiver?

— Je ne crois pas que je connaisse jamais l'*ennui*. Je peux être malheureuse un jour, puisqu'on assure que tout le monde doit connaître l'épreuve...

Elle énonce cette vérité d'un ton hésitant, comme ayant quelque peine à l'admettre, et avec une nuance d'interrogation à l'adresse de son oncle.

M. de Laubly sourit de nouveau.

— Oui, c'est là, je le crains, un fait inévitable.

— Mais...

La jeune fille a déjà oublié sa première idée, qui était de protester contre la possibilité de l'ennui, et elle s'arrête sur cette grande question de la souffrance.

— Mais, oncle Jean, ne penses-tu pas que j'ai payé cette dette à la douleur?... C'est-à-dire... à l'épreuve plutôt qu'à la douleur, car j'étais si petite que je ne l'ai guère sentie... Mais, enfin, je n'ai plus de parents; *cela* peut-il compter pour toute une vie, même quand on les a perdus à l'âge où l'on ne peut les pleurer, et même quand ils ont été remplacés si tendrement qu'on n'a pas éprouvé de vide?

Lucie lui tend vivement sa belle main blanche, et Jean la regarde avec quelque chose d'humide dans ses clairs yeux bruns.

— Oui, c'est une épreuve, une des plus grandes, de n'avoir plus de père ni de mère. Dieu soit loué si notre tendresse l'a atténuée pour toi. Quant à dire qu'on a ou qu'on n'a pas payé sa dette, ce n'est pas notre secret; je suppose que la douleur nous redresse, nous modèle et nous perfectionne; mais quel est son rôle et sa mesure pour chacun de nous? Dieu le sait; il donne la force quand il permet la peine, et je m'endors paisiblement chaque soir, bien que j'ignore si, le lendemain, l'orage ne détruira pas mes moissons, ou si la mort n'entrera pas à mon foyer.

— Jean! s'écrie sa femme d'un air de reproche, comment peux-tu dire de ces mots qui glacent le sang!

— Ils ne font pas venir les deuils. D'ailleurs, nous sommes entre les mains de Dieu, et nous l'appelons notre Père... Mais comme nous voilà graves! Heureusement, j'aperçois le facteur!... Enfants, prenez votre dessert, et allez le manger dans le jardin... René, peut-on te confier Baby? Ne la fais pas trop courir, et empêche-la de ramasser les prunes tombées.

Un bruit de chaises, puis des cris joyeux... L'essaim s'envole, non sans que quatre têtes blondes soient venues s'offrir aux baisers des parents.

Le facteur entre dans la cour, tout poudreux, et la jeune fille s'élance à la fenêtre:

— Donnez-moi les lettres, Gervais, et allez boire un verre de cidre à la cuisine.

Elle revient vers la table, trie les lettres, et en retient une qu'elle ne semble pas pressée d'ouvrir.

— De qui, mignonne?

— De Marguerite... Je me reproche de ne pas répondre à son amitié enthousiaste... Oh! Lucie, je crains d'avoir une nature ingrate et perverse! s'écrie-t-elle d'un air contrit. Au couvent, elles m'aimaient toutes, et moi je donnais si peu ma confiance!

— Tu n'avais pas tort, dit Lucie, ouvrant ses lettres.

— Et regarde comme cette écriture est antipa-

thique, et ce papier prétentieux ! Pauvre Marguerite ! Je suis injuste, mais aussi, ajoute-t-elle en riant, pourquoi se complait-elle ainsi dans ses majuscules, et se donne-t-elle chaque fois le ridicule plaisir d'écrire tout entier mon horrible nom ?

Et elle désigne l'enveloppe bleu céleste, sur laquelle est moulée cette ligne, d'une écriture qui sent encore la pension :

Mademoiselle Marcia de Laubly.

— Eh bien, c'est ton nom, après tout, qu'y veux-tu faire ? dit gaiement M. de Laubly, levant les yeux de dessus ses journaux.

— Ce que je veux ! J'aurais voulu que tu fusses mon parrain ! Tu m'aurais appelée Jeanne ou Lucie, ou n'importe comment ; mais, du moins, je n'aurais pas été affublée d'un nom ridicule.

— Rien de ce qui te touche n'est ridicule, dit-il avec tendresse. Et maintenant, je vais réveiller mes moissonneurs... Viendras-tu dans le grand champ de froment, Lucie ? On le coupe aujourd'hui.

— Eh bien, nous irons goûter à l'ombre de la haie, dit Mme de Laubly. Marcia, tu voudras bien te charger du panier ? Nous emmènerons les enfants...

— Ce sera délicieux ! Oh ! Lucie, la vie est un enchantement !

Et ouvrant une porte, elle s'élance en chantant dans le corridor qui mène à la cuisine.

— Quelle ravissante nature ! dit Lucie se levant à son tour. Je suis presque contente que son grand-oncle refuse de la voir... Il nous l'aurait prise... Comment ne l'aurait-elle pas séduit ?

— C'eût été son intérêt à elle, cependant, dit M. de Laubly avec un soupir.

— Peut-être aura-t-il quelques remords avant de mourir. Il aimait la mère de Marcia comme une fille.

— Oui, jusqu'au moment où elle s'est trouvée forcée de lui désobéir.

Lucie soupira à son tour.

— Oh ! l'injustice !... Une femme ne peut cependant pas quitter son mari, parce qu'il a été malheureux et a perdu sa dot sans qu'il y ait de sa faute !... Enfin, Marcia a pu vivre jusqu'ici sans l'aide de ce vieillard autoritaire et égoïste. J'aime à l'entendre dire qu'elle est heureuse avec nous, Jean.

— Moi aussi, chère femme. Mais son avenir me tourmente, elle a si peu de chose !...

Il resta un instant pensif, puis, secouant la tête et attachant sur sa femme ses bons yeux d'où la confiance et la joie n'étaient jamais longtemps absentes :

— Bah ! j'ai tort de m'inquiéter. Elle est si charmante que nous lui trouverons, un de ces jours, un mari.

— Sans doute, Jean, mais je serai difficile, je t'en préviens ; je veux choisir pour elle.

— Choisir ! choisit-on sa destinée ? murmura M. de Laubly avec une solennité comique. Aurais-je pu m'empêcher de t'épouser, Lucie, après t'avoir rencontrée ce jour de chasse dans la forêt de Morgères ?

— Non, c'était écrit, répliqua-t-elle gaiement.

Ce qui était écrit sur le beau front lisse qu'elle tendit vers son mari, c'est qu'elle était une femme aimée et heureuse.

II

La journée tire à sa fin. Les moissonneurs se hâtent de couper les derniers épis jusqu'à la limite qui leur a été tracée ; les enfants, las de courir à la lisière du champ et de grimper sur les talus, sont revenus, plus calmes, presque silencieux, aux côtés de leur mère, et celle-ci, qui a serré son ouvrage, se dispose à les ramener au logis.

Marcia, assise sur l'herbe, appuyée commodément contre le tronc d'un chêne ébranché, regarde l'horizon qu'empourprent les derniers rayons du soleil couchant.

— Viens-tu, Marcia ?

— Non, pas encore, si tu n'as pas besoin de moi.

— Alors, reste, mais prête l'oreille à la cloche, car Jean aura, ce soir, un formidable appétit.

La jeune fille se relève soudain :

— Je crains d'être égoïste, Lucie... Veux-tu que j'aille coucher Baby ?

— Non, jouis à ton aise de ce coucher de soleil qui va faire tes délices.

— Je ne suis vraiment pas trop égoïste ?

Un sourire lui répond. La jeune mère s'éloigne, portant dans ses bras la petite fille à demi endormie, tandis que les garçons, tenant les plis de sa robe, trottent sur ses talons.

Marcia les suit des yeux avec un sourire plein de tendresse, puis se laisse retomber sur l'herbe.

Elle est seule, maintenant, mais cette solitude lui semble riante, et quelque chose de recueilli et de joyeux à la fois déborde de son cœur.

Elle n'est point encore à l'âge où l'on analyse son bonheur, elle en jouit, voilà tout. Elle jouit de ce paysage et de ce calme comme de quelque chose qui s'harmonise merveilleusement avec son esprit radieux, sa fraîche imagination, son cœur paisible, et l'on pourrait supposer qu'elle se dit à elle-même quelque poème inconscient, mais délicieux, dans ce silence ravissant d'une belle soirée d'été.

Rien de défini dans ce poème : le tranquille passé, l'heureux présent, l'avenir inconnu, mais plein de vague espérance, se fondent en une note d'intime bien-être. Suivant d'un œil joyeux et rêveur les teintes empourprées du ciel, sur lequel flottent lentement des nuages d'un riche violet ou d'un gris bleu liséré d'or, elle ne s'aperçoit pas

que les contours deviennent tremblants, que les arbres flottent dans une brume légère, et que le crépuscule tombe sur le grand champ désert, tout jonché d'épis mûrs.

Une cloche lointaine la fait tout à coup tressaillir. C'est le petit René, sans doute, qui lui donne ces vibrations inégales et pressées, pour avertir sa grande cousine que le souper est servi. Marcia découvre soudain qu'il est tard, et elle rassemble précipitamment les larges marguerites au cœur d'or que les enfants ont cueillies pour elle dans la journée. Elles gisaient sur l'herbe, presque fanées par la chaleur, mais la rosée a déjà rafraîchi leurs corolles, et Marcia en forme une énorme gerbe destinée à orner sa chambre.

Alors, hâtant le pas, elle franchit le talus, traverse un petit bois, et s'engage dans l'avenue au bout de laquelle elle voit briller une lueur amie : la lampe de la salle à manger.

L'avenue est très longue, mais Marcia ne s'en plaint jamais. Avec cette intelligence de la nature qui en révèle et en rehausse les moindres détails, elle aime avec passion, non seulement les troncs rugueux des chênes et la robe grise et satinée des hêtres, non seulement l'épaisse ramure qui forme un berceau au-dessus de sa tête, mais encore les beautés plus modestes qui croissent à l'ombre de ces géants séculaires : touffes d'ajoncs, bouquets de bruyères, ronces échevelées, piquées d'étoiles rosées et de mûres de jais, fleurettes des champs aux tons pâles, traînées de lierre veiné de blanc, mousses veloutées, croissant entre les racines des hêtres. Le crépuscule, plus sombre sous les arbres, allonge les perspectives, donne aux fouillis de verdure des proportions plus profondes, et aux arbustes et aux chênes ébranchés plantés sur les talus, des formes plus fantastiques. Ça et là, lorsque la voûte de verdure s'éclaircit, un coin de ciel bleu sombre, piqué d'une ou deux pâles étoiles, apparaît au regard, et là-bas, dans le lointain, la lumière de la lampe semble une autre étoile familière.

Marcia n'en est plus bien loin lorsqu'elle laisse échapper ses fleurs. Bien qu'elle soit en retard, elle se baisse pour les ramasser ; — que diraient les enfants, si elle ne rapportait pas les trésors recueillis par eux ? Elle s'assied un instant pour reformer sa gerbe. Mais tout à coup, au moment où elle vient de reprendre sa route, elle s'arrête et tourne la tête : un pas pressé se fait entendre tout près, à demi étouffé par l'herbe, et une forme élancée se détache en clair sur le fond sombre des arbres.

Marcia n'éprouve pas la moindre frayeur. La silhouette du nouvel arrivant n'est évidemment pas celle d'un paysan en blouse ou en veste courte ; mais que pourrait-elle craindre si près de la maison, dans ce pays tranquille où elle circule à toute heure du jour ?

Cependant, l'inconnu s'arrête, semblant frappé

de surprise. Et en effet, Marcia, qui vient de se lever après avoir refait son bouquet, et qui surgit ainsi de l'ombre, constitue, sans qu'elle s'en doute, une apparition au moins singulière en ce lieu. Elle se tient debout, tout près d'un énorme tronc d'arbre sur lequel sa robe de couleur pâle et son grand chapeau se détachent vivement dans la demi-obscurité. A la distance où se trouve le voyageur, il peut distinguer le bas d'un visage très blanc, la masse d'une chevelure châtain doré, une stature moyenne, plutôt petite, mais élégante, et le geste charmant d'un bras arrondi, retenant l'énorme gerbe de fleurs.

Il reste un instant immobile, se demandant peut-être si c'est quelque hamadryade en costume moderne qui vient d'apparaître à ses yeux ; mais il reprend rapidement possession de lui-même et s'avance en ôtant son chapeau. Le regard de Marcia embrasse en un instant son costume de touriste, avec l'indispensable appareil photographique, et remonte jusqu'au visage qu'elle distingue mal, mais sur lequel tranchent des moustaches foncées.

— Mille fois pardon, mademoiselle, de m'adresser à vous sans avoir l'honneur de vous connaître... mais cette maison n'est-elle pas le Chêne-Vert ?

— Oui, monsieur.

— Et c'est bien M. de Laubly qui l'habite ?

— Oui, c'est mon oncle de Laubly, répond la jeune fille, expliquant ainsi, d'un mot, qui elle est et comment elle se trouve en ce lieu.

— Oh ! est-ce possible ! Etes-vous donc aussi ma cousine ?

Ces paroles ont été dites avec un empressement joyeux et essentiellement juvénile. Il se reprend aussitôt, et d'un ton qu'il s'efforce de ramener à la note cérémonieuse :

— Permettez-moi de me présenter à vous, bien que le moment soit quelque peu singulier... Je suis Luc d'Espranges, proche parent de M^{me} de Laubly, et, bien que les circonstances ne m'aient jamais permis de lui rendre visite, mon père m'a assuré que je serais reçu en vrai cousin sous son toit...

— Je n'en doute pas, bien que je n'aie pas le plaisir de connaître votre nom, dit Marcia avec réserve.

Ce jeune homme semble très comme il faut, assurément, mais il lui est inconnu, et, bien qu'elle soit prévenue en sa faveur par la franchise de ses manières et je ne sais quoi de jeune et de sincère dans le son de sa voix, elle ne pourrait supporter l'idée qu'il se moque d'elle. Elle reprend donc sa route vers la maison, en pressant quelque peu le pas.

— Vous ne connaissez pas mon nom ? répète-t-il avec un accent de consternation évidente. M'est-il permis de vous demander si vous habitez le Chêne-Vert ?

— Oui, monsieur

— Et ma lettre n'y est donc pas parvenue? Aussi je m'étonnais qu'il n'y eût personne à la gare... Mais alors...

Et il s'arrête, saisi...

— Mais alors, personne ne m'attend?

Marcia possède à un haut degré le sens du comique. Elle voit, en un instant, la table du souper; on est au vendredi, jour de galettes. Ce monsieur qui tombe des nues et qui vient de la gare à pied, doit avoir un formidable appétit; aimera-t-il les galettes? Et Lucie!! Marcia étouffe un éclat de rire à l'idée de sa mortification de maîtresse de maison.

— J'ai le regret de vous dire que votre lettre n'est pas parvenue. Peut-être arrivera-t-elle demain ou après-demain, ajoute-t-elle en manière de consolation, étouffant de nouveau son envie de rire.

Les voici maintenant tout près de la grille. Le jeune homme s'arrête de nouveau.

— Je n'ose pas entrer, dit-il, évidemment déçu. Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer le chemin du village? J'attendrai à demain... Je me présenterai à une heure plus convenable...

— Quelle idée! Si vous êtes parent de mon oncle ou de ma tante, vous serez le bienvenu, n'importe à quelle heure.

— Si je suis leur parent!... répète vivement l'inconnu.

Il cherche rapidement dans sa poche, reste un instant en arrière, et rejoint Marcia au moment où elle ouvre la grille. Il tient d'une main une carte de visite, et de l'autre une allumette bougie.

— Ma tante Sidonie me disait bien que j'avais l'air d'un vagabond dans ce costume, dit-il d'un air piqué. Voulez-vous me faire la grâce de jeter un regard sur ma carte, avant que je franchisse ce seuil, mademoiselle?

Mais ce n'est pas la carte que regarde Marcia, c'est la figure à la fois jeune et mâle qu'éclaire la petite flamme vacillante. Il n'est pas besoin de lire au-dessous de son nom une fine ligne gravée pour deviner qu'il est militaire, et ses yeux, qui ont en ce moment une expression un peu fâchée, sont si jeunes, si francs et en même temps si drôles, que Marcia éclate de rire.

— C'est inutile, je ne vous trouve pas du tout l'air d'un vagabond... Entrez, ajoute-t-elle, un peu effrayée en le voyant disposé à rebrousser chemin, ils ne me pardonneraient pas d'avoir été si peu hospitalière.

Luc hésite encore. Il se trouve ridicule avec sa petite bougie qui va lui brûler les doigts, et sa carte dont il ne sait que faire. Mais il rencontre le regard joyeux de Marcia, et il laisse tomber l'allumette en poussant un franc éclat de rire.

Une silhouette apparaît à la fenêtre de la salle à manger, et la voix de Lucie s'élève avec un accent de reproche :

— Enfant, que tu as tardé! Nous étions inquiets, et...

Elle s'arrête en voyant le compagnon de sa nièce.

— Lucie, dit Marcia gaiement, toi et l'oncle méritez une bonne gronderie pour m'avoir laissé ignorer les détails de notre parenté... J'ai failli éloigner de votre maison un de nos cousins, ce qui eût été bien triste à cette heure, car il serait certainement mort de faim à l'auberge, tandis qu'ici!...

Et l'idée des galettes, unique plat du souper, l'empêche de finir sa phrase.

Ils sont sous le porche à demi voilé de roses, et Jean et Lucie s'avancent, pleins de surprise, au-devant de l'étranger.

— Qui que vous soyez, entrez, dit M. de Laubly, montrant en riant la porte de la salle à manger qui découpe un cadre lumineux sur le sombre corridor.

Luc tient toujours sa carte. Il est encore assez jeune pour rougir à la moindre occasion, et une teinte foncée s'étend sur son visage pendant que ses hôtes l'examinent, surpris, mais souriants.

— Permettez-moi de prouver une identité qui, je le crains, a été l'objet d'un doute de la part de mademoiselle, balbutie-t-il, jetant sur Marcia un regard où l'admiration le dispute à un reste de rancune. Je fais, en ce moment, une excursion en Bretagne, et mon père m'a recommandé de venir vous demander l'hospitalité; aussi, suis-je arrivé à la gare avec une confiance un peu audacieuse... Mais il paraît que vous n'avez pas reçu ma lettre, et... Me reconnaissez-vous, seulement, ma cousine? s'écrie-t-il avec une sorte de désespoir. Moi, je n'ai pas oublié votre séjour chez mon père, et...

— Et il n'est pas besoin de lettre pour arriver chez une tante à la mode de Bretagne, dit Jean lui serrant chaleureusement la main.

— Ce n'eût été nécessaire, ajoute gracieusement sa femme, qu'au point de vue d'une voiture, et aussi du souper, qui eût été moins... monacal.

— Oh! j'ai si bon appétit! Je mange de tout, soyez tranquille! s'écrie gaiement le jeune homme rasséréné.

Il lui semble maintenant qu'il respire à pleins poumons dans une atmosphère amie, et il accepte avec empressement le siège que lui offre Jean avec un bon sourire.

Lucie sourit aussi. Mais Marcia, qui la connaît, voit bien la petite contraction nerveuse de ses lèvres, et comme elle, Marcia, se pique d'une remarquable présence d'esprit, elle vient en aide à sa tante.

— Lucie, dit-elle, aide-moi vite à arranger ces fleurs, et je ne retarderai pas davantage votre souper.

Lucie saisit avidement cette faible planche de salut, bien que sans espoir, et quitte précipitamment la salle à manger. Elles s'arrêtent dans le corridor, Marcia, prise d'un nouveau fou rire, sa tante sombre, accablée.

— Marcia, dit-elle, où as-tu rencontré ce cousin, que je trouverai charmant demain, mais aux yeux duquel je vais perdre, ce soir, tout mon prestige de maîtresse de maison ?

— Je l'ai trouvé dans l'avenue, dit Marcia, essayant de modérer sa gaieté intempestive. Mais je te tirerai d'embarras si tu te fies à mes hautes capacités.

— Tes capacités ! je voudrais y croire, enfant ; mais qui me les garantit ?

— La nécessité, réplique Marcia d'un ton solennel. Vois-tu, Lucie, je suis ce qui s'appelle la femme des circonstances. Tu ne sais pas les qualités — non, le génie que peut faire jaillir en moi cette baguette magique : *la nécessité* !

— Assez de plaisanteries, Marcia. Jeanne surveille les enfants, Mathurine fait les galettes, il n'y a rien dans la maison, et il meurt de faim, il l'a dit.

— Eh bien ! mets son couvert, et fais-lui oublier sa faim pendant un quart d'heure en l'entretenant agréablement.

Et laissant la jeune femme demi défiante, demi soulagée, elle traverse le corridor en courant, et pénètre dans la cuisine mal éclairée, où une vieille femme, courbée devant un feu de fagots, étend la pâte sur la galetière.

— Mathurine, il vient d'arriver un étranger, un parent, tout ce que vous voudrez, et il meurt de faim.

— Eh bien ! il y a des galettes en abondance, dit Mathurine sans se troubler. Voyez la pile que j'ai faite, et la pâte qui reste dans la terrine !

— Ce n'est pas assez... Vite, un potage et une omelette !

— Un potage ! Jeanne est avec les enfants ; Jacques, qui a aidé à couper le blé, est allé se coucher, et moi, je ne peux quitter ma poêle !

— Je le sais bien, aussi vais-je faire le potage, dit Marcia avec une tranquillité qui pourrait bien être affectée.

— Vous !

Mathurine se redresse et la regarde d'un air incrédule.

— Moi, Mathurine. Qu'est-ce qui va le plus vite ?

Mathurine continue à la regarder, prend confiance, et répond brièvement :

— Une panade !

— Une panade ! répète Marcia, suffoquée. Après tout, ça lui rappellera le collège... Donnez-moi vos instructions, Mathurine, j'obéirai.

Elle cherche des yeux et saisit un tablier de toile blanche, et en épingle la large bavette, qui monte jusqu'à son menton.

— Prenez cette casserole ; versez-y l'eau chaude de la bouilloire... Coupez du pain en petits morceaux... du sel... Là, assez ! du beurre, maintenant... Oh ! pas trop, mademoiselle Marcia, les vaches n'en donnent guère, on prend tant de lait pour les moissonneurs !... Mêlez bien... Il faut que cela bouille...

— Ça peut bien bouillir tout seul. Maintenant, une omelette... Comment la fait-on ?

Mathurine regarde alternativement les petits poignets minces de la jeune fille, et l'énorme poêle emmanchée d'une longue queue accrochée sous le manteau de la cheminée.

— Vous ne pourriez pas faire sauter l'omelette, dit-elle, retournant sa galette. Il faut mettre des œufs sur le plat.

— Parfait ! Cela, je sais... Je vais atteindre des confitures, du miel, et il y a des fruits à revendre... Voilà, dit Marcia, contente, ce que j'appelle un gentil petit souper de campagne, un jour maigre !

Elle goûte la panade, la déclare à point, la verse dans la soupière, et se met en devoir de casser les œufs sur la poêle. Là-dessus, Jeanne descend à temps pour servir le potage, et Marcia se dispose à laver ses petites mains, toutes brûlantes, lorsque... un éclat de rire fait monter le sang à son visage. La porte de la cuisine est restée ouverte, et Jean, passant devant pour conduire son hôte à une chambre, ne peut résister à la tentation de lui montrer l'amusant tableau qu'offre Marcia avec son immense tablier, et la bavette trop haute d'où émerge sa délicate figure.

C'est Jean qui a ri. Luc a l'air amusé, mais il se mêle à sa gaieté une pointe d'admiration qui console Marcia et l'empêche de se croire ridicule.

Elle dénoue vivement les cordons, apparaît, svelte, dans sa robe de toile rose, et s'élance vers la porte.

— Oncle Jean, murmure-t-elle d'une voix suppliante, ne dis pas à Lucie que tu m'as vue ainsi ! Elle serait désolée !

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Mais moi, je le comprends, dit Marcia d'un petit ton péremptoire.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)





LES TROIS FIANCÉES DE LOUIS XV



COMPOSER une nouvelle intéressante, en reproduisant, sans l'altérer, un petit coin de l'histoire des peuples et des rois, est une bonne fortune qui se rencontre rarement sous la plume d'un écrivain. S'il a jamais chance de la trouver, c'est assurément dans le récit, simple et sérieux, des divers projets de mariage successivement arrêtés, puis rejetés, pour le roi Louis XV. Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher aux traditions historiques de cette époque pour obtenir un véritable roman qui, à défaut d'autre mérite, aura du moins celui de la plus scrupuleuse authenticité.

I

MARIE-ANNE-VICTOIRE DE BOURBON

Philippe II d'Orléans, régent de France, se promenait, plein d'agitation, dans le petit salon précédant les appartements qu'occupait alors le jeune roi Louis XV, au premier étage des Tuileries. Son visage enflammé, ses gestes fébriles, sa marche précipitée, tout en lui dénotait une vive contrariété.

De temps à autre il jetait les yeux sur une magnifique pendule de Boule :

— Voici bientôt l'heure du conseil ! murmurait-il.

Et il revenait à la fenêtre, d'où son regard suivait, anxieux, les carrosses qui, déjà, amenaient au palais quelques-uns des membres du conseil de régence.

Incapable de se maîtriser plus longtemps, il frappa violemment sur un timbre.

L'huissier de service parut.

— Dès que S. E. le cardinal Dubois arrivera, dit le prince, priez-le de ma part de venir me trouver ici.

L'huissier s'inclina, sortit et le régent reprit sa promenade fiévreuse, s'arrêtant souvent près de la

porte qui, du salon, donnait accès dans les appartements royaux.

Derrière cette porte on entendait une voix onctueuse qui s'élevait parfois au ton de la remontrance et descendait le plus souvent à celui de l'humble supplication.

C'était comme un monologue à deux tons, mais à une seule voix, car aucune autre voix ne répondait à celle-là. De temps en temps seulement, le bruit d'un sanglot douloureux se faisait entendre ; le régent alors cessait d'écouter et retournait à la fenêtre :

— Le conseil va être réuni, disait-il, et M. de Fréjus n'a encore rien obtenu... Que faire ?

La porte du fond s'ouvrit et une voix respectueuse annonça :

— Son Eminence Mgr le cardinal Dubois.

Un petit homme maigre, à la figure chafouine, dont la pourpre cardinalice ne parvenait pas à atténuer la laideur et la vulgarité, pénétra dans le salon en saluant assez légèrement.

— Votre Altesse m'a fait demander ? dit-il.

Le régent s'avança avec empressement vers son ancien précepteur.

— Mon pauvre Dubois, tu me vois dans un grand embarras, dit-il ; je t'ai fait demander afin que tu essaies de m'en tirer.

— J'ai souvent vu Votre Altesse dans l'embarras, et je l'en ai souvent tirée, répondit le cardinal de son air le plus bourru ; qu'y a-t-il encore ?

Le régent sourit à cette boutade, qui faisait allusion à quelque aventure de jeunesse, dont le souvenir lui était sans doute agréable, et répondit :

— J'ai quitté le Palais-Royal il y a environ deux heures, afin d'avoir le temps de parler à Sa Majesté avant l'ouverture du conseil. Tu sais pourquoi, n'est-ce pas ?

— Je m'en doute ! répliqua Dubois.

— Je suis entré chez le roi, accompagné de M. le duc, président du conseil de régence, du maréchal de Villeroy, son gouverneur, et M. de Fréjus, son précepteur. Je lui ai fait part des négociations entamées avec le roi d'Espagne, son oncle, en vue d'un mariage que le conseil incline à conclure, sous son bon plaisir, entre lui et sa jeune cousine Marie-Anne-Victoire ; je lui ai représenté tout le bien qui en résulterait pour la paix générale...

— Et pour vous, Monseigneur, interrompit sans façon le cardinal, car, dans son désir de placer sa

filles sur le trône de France, Philippe V consent au mariage du prince des Asturies, son légitime héritier, avec Mlle de Montpensier.

— Ma fille est de sang royal, Dubois, fit le régent légèrement blessé.

Le cardinal ne se déconcerta point.

— De sang royal, sans doute, reprit-il, mais non fille de roi; et certes elle ne pouvait prétendre à une aussi haute fortune; mais, du moment que vous consentez à oublier la conspiration Cellamare... le roi d'Espagne vous doit bien une compensation.

— Eh! oui, la conspiration Cellamare, sans doute, dit le régent embarrassé, mais c'est si loin!... et puis tu sais bien qu'on m'appelle Philippe le Débonnaire.

Dubois sourit finement.

— Et Sa Majesté? Monseigneur; qu'a répondu Sa Majesté?

— Il m'a écouté de cet air froid et nonchalant qui lui est habituel, les yeux à demi-clos, les traits impassibles; puis, après que je l'eus prié de me faire connaître son sentiment, il m'a dit: « Mon cousin, je n'ai que onze ans, il n'est pas encore temps de me marier... » Alors, je lui ai exposé les raisons d'Etat qui rendent son mariage très désirable. « Eh bien! m'a-t-il dit sans s'émouvoir, choisissez-moi une autre femme. La princesse dont vous me parlez n'est qu'une enfant, je n'en veux pas... » J'ai insisté et répété une fois de plus toutes les considérations politiques qui militent en faveur de cette alliance; il s'est mis à pleurer et je n'ai plus pu en tirer une parole. Nous sommes tous sortis, le laissant seul avec son précepteur, qui aura peut-être sur lui plus d'influence que moi. Tenez, écoutez, je l'entends qui pleure encore... Que faire? Dubois, que faire? Voici l'heure du conseil.

— Et j'ai promis à l'ambassadeur d'Espagne, dit Dubois, alors ministre des affaires étrangères et traitant en cette qualité avec les représentants des puissances, j'ai promis que le projet de ce mariage serait soumis aujourd'hui même au conseil. Que faire? Monseigneur, que faire?

Malgré les ressources de son esprit, fécond en expédients, le cardinal restait muet, désarmé devant la résistance de ce royal enfant; il cherchait, sans le trouver, un moyen de tourner la difficulté, quand la porte du cabinet de Louis XV s'ouvrit. Mgr de Fleury, évêque de Fréjus et précepteur du roi, parut sur le seuil.

Les yeux du régent l'interrogèrent; un geste de découragement fut toute la réponse du précepteur.

Le régent voulut tenter un dernier effort et prit la liberté d'entrer chez le roi sans y être appelé.

Le cardinal le suivit.

Le roi, agenouillé sur un fauteuil, la tête appuyée au dossier, mouillait de ses larmes le velours bleu contre lequel il cachait son visage.

— Sire, dit le duc d'Orléans, le chagrin de Votre

Majesté me perce le cœur, mais je suis obligé de lui représenter qu'il est du devoir d'un roi de faire tout ce qui est en son pouvoir pour assurer la paix de l'Etat et le bonheur de ses sujets.

Le roi leva un instant la tête et dit, entre deux sanglots:

— Elle est trop petite!

Il n'y avait rien à objecter à cette assertion, mais l'habile Dubois trouva moyen d'en tirer parti pour sa cause.

— Il est vrai, sire, dit-il respectueusement, que la princesse Marie-Anne-Victoire est bien jeune encore; cependant, son âge n'a point paru au conseil un motif suffisant pour renoncer à cette alliance. Il s'est dit, au contraire, qu'au lieu d'une étrangère, ignorante de notre langue et de nos usages, il serait agréable à Votre Majesté, quand le moment en sera venu, d'épouser une princesse élevée en France, façonnée de bonne heure aux manières de la cour par une gouvernante en qui Votre Majesté a la plus grande confiance, par cette éminente M^{me} de Ventadour, qu'Elle daigne parfois appeler « maman ».

Le jeune roi parut frappé de cette raison; il quitta l'abri du velours et s'essuya les yeux.

Fleury profita de ce moment de trêve pour s'approcher de lui et lui parler à voix basse.

Louis XV écouta attentivement les paroles de son précepteur et, après une assez longue hésitation, y répondit par un signe d'acquiescement.

M. de Fréjus, se tournant alors vers le prince et le cardinal, muets et anxieux:

— Sa Majesté se rendra à la salle du conseil dans quelques minutes, leur dit-il.

Tous deux saluèrent profondément et se hâtèrent de descendre le grand escalier pour rejoindre les autres membres du conseil, arrivés tous pendant les négociations dont nous venons de parler.

Avant de fixer sa résidence à Versailles, Louis XIV avait occupé, jusqu'en 1680, le rez-de-chaussée du palais des Tuileries, et l'on y retrouvait à chaque pas, peints par Pierre Mignard et Francisque Millet, les attributs et l'image du Dieu, auquel une flatterie trop souvent répétée avait fait comparer le Roi-Soleil. C'était là que se tenait le conseil de régence, dans le salon connu sous le nom de « cabinet du roi », vaste pièce dont le plafond, magnifiquement sculpté et doré, était orné de délicates figures de stuc.

M. le duc de Bourbon, président du conseil, le comte de Toulouse, les maréchaux d'Estrées, de Villars, d'Huxelles, de Besons, l'évêque de Troyes et plusieurs ducs et pairs et prélats y étaient réunis, attendant l'ouverture de la séance. Tous se levèrent à l'entrée du régent et le saluèrent. Le prince répondit d'un air absorbé à cet acte de déférence et, pendant quelques minutes, se tint debout et silencieux derrière le siège qu'il occupait habituellement auprès du roi.

Louis XV entra alors, la tête couverte d'un

vaste chapeau à plumes, qui cachait mal ses yeux enflés et rougis par les larmes, et accueillit les révérences respectueuses des membres du conseil par un geste qui donnait à tous licence de s'asseoir.

Philippe d'Orléans prit aussitôt la parole et demanda au roi s'il trouvait bon que l'on fit part au conseil du projet de son mariage.

— Oui, répondit sèchement, et à voix basse, le fiancé malgré lui.

Le régent, en quelques mots, exposa ce projet, que chacun connaissait déjà, et obtint, sans opposition, l'unanimité des suffrages.

— Sire, dit-il en se tournant vers Louis XV, voilà votre mariage approuvé, et une grande et heureuse affaire terminée (1).

En ce moment, le chat favori du roi pénétra dans la salle et sauta sur la table du conseil. Le jeune prince le prit dans ses bras et quitta brusquement l'assemblée sans que personne songeât à le retenir; il avait donné son consentement; on n'avait plus besoin de lui!

L'annonce de l'union royale mit, à la cour, toutes les ambitions en émoi. Faire partie de l'ambassade qui devait porter à Madrid la demande en mariage et en poursuivre les négociations, entrer dans la composition de celle qui allait chercher à la frontière et ramenait à Paris la jeune fiancée, obtenir dans la maison de la future reine quelque poste qui rapprochât de l'intimité des souverains, quel sujet d'émulation! quel objet d'intrigues!

Un des seigneurs les plus éminents de l'entourage de Philippe d'Orléans, le duc de Saint-Simon, celui-là même qui nous a laissé sur son époque de si précieux *Mémoires*, fut désigné comme chef de l'ambassade. Il partit avec ses deux fils, et une suite brillante, dans le courant de l'été de 1721, chargé des présents de Louis XV pour sa fiancée et les personnages marquants de la cour d'Espagne.

Saint-Simon nous raconte lui-même avec quelle bienveillance et quelle faveur l'ambassade française fut reçue à Madrid.

Le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, n'avait jamais oublié sa qualité de prince français, et il avait eu un instant l'idée de réaliser le mot célèbre de son grand-père: « Il n'y a plus de Pyrénées! » en réunissant la France et l'Espagne sous son sceptre. La conspiration Cellamare n'avait pas d'autre but.

Obligé de renoncer à ses projets ambitieux, il trouvait un dédommagement à son insuccès dans un mariage qui mettait sur la tête de sa fille la couronne qu'il n'avait pu porter lui-même. Par son ordre, toutes les difficultés habituelles de ces sortes de négociations: questions de préséance, conditions du contrat, furent aplanies devant les ambassadeurs français, que Philippe V combla en outre de présents, de décorations et d'honneurs.

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

Aussi, les lettres que les membres de l'ambassade adressaient à Paris ne tarissaient-elles point d'éloges sur la courtoisie du roi, sur l'esprit et la bonne grâce de la reine; on y célébrait la politesse et l'élégance du prince des Asturies, grand, beau, jeune, blond, qui témoignait la plus vive impatience de voir sa fiancée, M^{lle} de Montpensier; on y parlait avec enthousiasme de l'intelligence précoce de l'infante et de la manière vraiment extraordinaire dont, malgré son jeune âge, elle savait tenir sa place dans les longues cérémonies de la cour.

« Le jour de la signature du contrat, écrivait Saint-Simon, elle était assise, pour la lecture, sur une chaise élevée, à la table de Leurs Majestés. Le roi, ayant signé, poussa le contrat devant la reine et lui présenta la plume. Elle signa, puis ajusta le contrat devant l'infante et lui soutint un peu la main pour signer; ce qu'elle fit le plus joliment du monde. »

Ce fut avec une vive satisfaction que la France entière apprit la conclusion de ce mariage qui devait, on l'espérait du moins, donner à l'Etat une paix durable. L'opinion publique, dont on tenait cependant moins de compte alors qu'aujourd'hui, se déclara avec une telle vivacité que le régent se vit obligé de presser les préparatifs du départ de sa fille, dont la date réglait celle du départ de l'infante.

Le 30 octobre 1721, M^{lle} de Montpensier, âgée alors de onze ans, fut baptisée dans la chapelle du Palais-Royal par le nonce du pape; le 31, elle fut confirmée et fit sa première communion au Val-de-Grâce. Le duc d'Ossuna, ambassadeur d'Espagne, assista, pour le roi Philippe V, à ces deux cérémonies, ainsi qu'à la signature du contrat, qui eut lieu chez le roi dans l'après-midi du 15 novembre.

Le soir même du contrat, Louis XV, accompagné du maréchal de Villeroy, se rendit au Palais-Royal, afin de faire ses adieux à sa cousine, à qui il voulait remettre une lettre pour sa royale fiancée.

C'était la première fois que le jeune roi mettait le pied dans le palais légué par Richelieu à Louis XIII et donné depuis, par Louis XIV, à son frère, Philippe I^{er} d'Orléans, père du régent. Celui-ci le fit parcourir, dans toute son étendue, au petit monarque. Il lui montra les jardins, les cours entourées d'arcades, les salles et les galeries ornées de peintures dues en grande partie au pinceau de Vouet, de Poerson et de Philippe de Champaigne.

Il lui fit particulièrement remarquer la galerie qui occupait alors l'aile gauche de la seconde cour et que l'on désignait sous le nom de galerie des hommes célèbres de France. Tous y étaient représentés. Le premier des portraits était celui de Suger; le dernier celui de Richelieu. Louis XV passa au milieu de tous ces glorieux souvenirs, de

toutes ces merveilles artistiques avec le flegme glacial, l'indifférence polie qui le caractérisèrent toujours.

Il ne se dérida quelque peu que dans la splendide salle de spectacle, brûlée depuis, en 1763, qui occupait alors l'aile droite du palais, en entrant par la rue Saint-Honoré.

Philippe d'Orléans voulait ce soir-là donner au roi et à la cour le divertissement de l'opéra de *Phaéton*, alors dans toute sa vogue. Il introduisit Louis XV dans la loge ducale, où un siège élevé, surmonté d'un dais de velours rouge, avait été préparé. Sa Majesté y prit place et, jetant ses regards autour de la salle, rougit de plaisir en apercevant parmi les spectateurs plusieurs dames et plusieurs seigneurs qu'il affectionnait particulièrement. Il leur adressa un aimable sourire, puis, se penchant vers le duc :

— Que voilà une jolie salle ! mon cousin, dit-il ; vient-elle aussi du Cardinal ?

— Oui, sire ; c'est M. de Richelieu qui l'a fait construire, ainsi que tout le reste du palais. Elle est fort grande et peut contenir trois mille personnes. C'est sur cette même scène que Son Eminence fit représenter la tragédie de *Mirame*.

— Et cela lui coûta deux cent mille écus, fit le maréchal de Villeroy, de l'air grognon qui lui était habituel. Sous le règne de votre illustre aïeul, on y avait, à moins de frais, Molière et ses comédies.

— Depuis que nous n'avons plus Molière, reprit le régent, on y joue l'opéra.

— C'est fort joli, répliqua froidement le roi.

Et il retomba dans un silence que les lois de l'étiquette défendaient de rompre autour de lui.

Trois jours après cette soirée de gala, M^{lle} de Montpensier quitta Paris, suivie d'un nombreux équipage. M^{mes} de Ventadour, de Soubise et de Cheverny, les ducs de Rohan et de Duras l'accompagnaient jusqu'à la frontière, où ils avaient mission de recevoir l'infante et de la ramener à Paris.

Aussitôt que les courriers eurent porté à Madrid la nouvelle du prochain départ de M^{lle} de Montpensier, l'infante s'était mise en route. Cette enfant de trois ans quittait, sans espoir de retour, son père, sa mère, sa patrie, et cependant pas un baiser mouillé de larmes ne vint se poser sur son front. On la faisait reine ! Que pouvait-elle exiger de plus de la tendresse de ses parents ?

Avec l'infante partirent les seigneurs et les dames de la plus haute noblesse espagnole, dont on avait composé la maison de la future princesse des Asturies, qu'ils allaient recevoir à la frontière des mains de l'ambassade française.

La marche des deux cortèges fut si bien combinée qu'ils arrivèrent tous deux le 7 janvier 1722, l'un à Oyarson, l'autre à Saint-Jean-de-Luz, à quelques pas de leurs frontières respectives. L'échange devait avoir lieu dans l'île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, petit cours d'eau délimitant

la frontière. On y avait élevé, pour la circonstance, une maison de bois, sur le modèle de celle qui, en 1659, avait abrité les conférences de Mazarin et de don Luiz de Haro. Le principal souci de l'architecte, en traçant le plan de cette construction éphémère, avait été d'éviter tout conflit de préséance entre les deux jeunes princesses. Les portes par lesquelles elles devaient entrer étaient placées en face l'une de l'autre, l'une du côté de l'Espagne, l'autre du côté de la France ; ouvertes à l'est et à l'ouest, deux fenêtres de forme identique éclairaient la salle, au milieu de laquelle se trouvaient deux fauteuils de hauteur semblable, garnis des mêmes crépines d'or et pourvus des mêmes carreaux de brocard déposés à leurs pieds.

Malgré tant de précautions, le règlement d'une question de préséance retarda d'un jour l'entrevue désirée. Au dernier moment, le duc de Rohan prétendit recevoir le titre d'Altesse dans le procès-verbal de l'échange, vaniteuse exigence à laquelle les envoyés de Philippe V, le duc de Liria et le marquis de Santa-Cruz s'opposèrent de tout leur pouvoir. On passa donc la journée du 8 à batailler pour obtenir du duc de Rohan qu'il se contentât de ses titres de duc et pair, et ce ne fut que le 9 qu'eut lieu l'entrevue des deux jeunes belles-sœurs.

Au moment précis où l'infante, conduite par le duc de Liria à droite et le marquis de Santa-Cruz à gauche, franchissait le seuil de la porte d'Espagne, M^{lle} de Montpensier, escortée par les ducs de Rohan et de Duras, qui lui offraient la main, entra par la porte de France. Après un nombre égal de pas, les deux princesses s'assirent en face l'une de l'autre et se dévisagèrent sans mot dire, pendant que les personnes de leur brillante suite signaient le procès-verbal de l'échange et faisaient entre elles assaut de politesse.

Les deux futures reines, au bout de quelques instants, se levèrent ; M^{lle} de Montpensier, appuyée sur le duc de Liria et le marquis de Santa-Cruz, suivie de sa maison espagnole, se dirigea vers la porte qui allait la conduire vers sa nouvelle patrie, tandis que la petite infante, donnant la main aux ducs de Rohan et de Duras, sortait suivie de sa gouvernante, M^{me} de Ventadour, et de ses sous-gouvernantes, M^{mes} de Soubise et de Cheverny, dont elle examinait curieusement les figures inconnues.

Une seule femme espagnole, M^{me} de Nièves, obtint, en raison du bas âge de l'infante, de rester quelques années encore auprès de l'enfant qu'elle avait élevée et soignée depuis sa naissance.

Le voyage de l'infante, de la frontière à Paris, fut un véritable triomphe. Partout, sur l'ordre du régent, les honneurs royaux (le titre de majesté excepté) lui furent rendus. Les villes situées sur son passage lui prodiguèrent à l'envi des fêtes somptueuses, des réceptions grandioses, et c'était quelque chose de touchant et de triste à la fois de

voir cette enfant de trois ans recevoir l'eau bénite et l'encens à la porte des églises, assister aux *Te Deum* qui se chantaient partout, écouter sans ennui apparent, elle qui ne comprenait que l'espagnol, les interminables harangues françaises que lui débitaient de graves magistrats, donnant ensuite, suivant le rang ou la qualité, sa main ou le bas de sa robe à baiser, sans commettre jamais une erreur ou une incivilité.

Sans cesse retardé par les réjouissances publiques ou les fréquents arrêts que nécessitait le soin de la santé de l'enfante, le voyage dura près de deux mois et ce ne fut que le dernier jour de février que le cortège toucha Berny, d'où il devait partir le lendemain, 1^{er} mars, pour faire son entrée à Paris.

Un joyeux soleil se leva pour éclairer cette journée de fête. Est-il besoin de dire qu'à moins d'être malade, paralytique ou misanthrope, pas un Parisien ne garda le logis ce jour-là ?

Les uns se portèrent au-devant de l'enfante, du côté du grand Montrouge, par où elle devait arriver; d'autres, bien résolus à stationner s'il le fallait des heures entières, s'installèrent comme ils purent sur tout le parcours que devait suivre le cortège. D'autres, enfin, ne quittèrent point les Tuileries, afin de voir de plus près se former et se mettre en marche le défilé des carrosses qui allaient accompagner ceux de la cour, allant à la rencontre de l'enfante.

Par une faveur spéciale on avait ouvert au peuple, en l'honneur de ce grand jour, le jardin des Tuileries, alors dans tout l'éclat des embellissements qu'y avait exécutés Le Nôtre, et les trente-cinq hectares qu'il mesurait à cette époque étaient insuffisants à contenir la foule qui s'y pressait; aussi les Parisiens s'évertuaient-ils à trouver des places supplémentaires sur les branches des arbres, sur le socle des statues et le soubassement en pierre des grilles de fer de l'enceinte, avec cette ingéniosité patiente dont ils n'ont point perdu le secret.

Le roi attendait, dans le grand salon du premier étage, qu'on vint l'avertir du moment où le cortège de la fiancée approcherait de sa bonne ville de Paris et, malgré son indolence habituelle, l'impatience générale semblait le gagner. Les bruits du dehors l'attiraient. Avec l'assentiment du maréchal de Villeroy, il fit ouvrir la porte-fenêtre donnant sur le jardin des Tuileries et parut au grand balcon, accompagné du maréchal et de son précepteur, l'évêque de Fréjus.

A la vue de ce bel enfant royal, l'enthousiasme populaire éclata en un cri immense de : Vive le roi ! Louis XV sourit, salua et une fugitive émotion de plaisir anima son visage placide.

— Voyez, mon roi, lui dit Villeroy, en désignant la foule de sa main étendue, tout ce peuple est à vous !

— Détestables enseignements ! murmura l'évêque

de Fréjus, et quel roi M. de Villeroy nous prépare-t-il ?

A ce moment, le régent s'approcha du roi et le prévint qu'il était temps de se mettre en marche ; Louis XV descendit aussitôt et prit place dans un carrosse de gala, tout en glaces et baguettes de bronze doré, dans lequel l'enfante devait faire son entrée, assise auprès de lui.

Deux compagnies de mousquetaires, les gardes-françaises et les cent Suisses précédaient le carrosse de Sa Majesté. Derrière venaient ceux de la cour et, pendant plus d'une heure, ce fut un torrent de satin, de velours, de pierreries, d'étoffes brochées d'or, de plumes, de rubans et de dentelles que le peuple eut la joie de voir rouler sous ses yeux, entre deux haies de laquais chamarrés et galonnés sur toutes les coutures.

Quand le cortège royal arriva au grand Montrouge (1), les voitures de l'enfante y étaient déjà depuis quelques minutes. Aussitôt qu'elle aperçut le carrosse du roi, M^{me} de Ventadour fit ouvrir celui de Marie-Anne-Victoire, en descendit, prit dans ses bras la petite princesse, qu'elle posa à terre. Louis XV, de son côté, avait quitté sa voiture et venait au-devant de sa fiancée. Celle-ci fit quelques pas vers lui et se prosterna, suivant les lois de l'étiquette, toute prête à embrasser les genoux de son époux. Mais le jeune roi ne lui en laissa pas le temps; il s'empressa de la relever en murmurant quelques paroles de bienvenue, auxquelles il ajouta l'appoint d'un baiser sur chaque joue. La petite enfante leva les yeux et regarda d'un air charmé ce beau garçon, qui l'accueillait si affectueusement; le roi détourna les siens et, tout rouge de contrariété, se contenta de dire, à voix basse, à M^{me} de Ventadour, dès qu'il fut remonté en carrosse :

— Oh ! maman, elle est encore plus petite que je ne le croyais !

L'enfante était petite à la vérité et ne se développa que plus tard ; mais si le jeune fiancé n'avait pas été aussi exclusivement préoccupé de la question de taille, il eût remarqué les beaux yeux noirs, les cheveux soyeux, les traits délicats, la physiologie intelligente, le gracieux sourire qui faisaient trouver chez la petite princesse l'espoir d'une beauté semblable à l'admirable beauté de sa mère, Elisabeth Farnèse, avant que la petite vérole ne l'eût si affreusement défigurée.

Malgré les avertissements réitérés de M^{me} de Ventadour, le roi continuait de boudier dans son coin, et l'enfante, avec sa finesse précoce, le remarquait fort bien. Elle en paraissait si malheureuse que la bonne duchesse la prit sur ses genoux et lui présenta, afin de la distraire, une splendide poupée que le roi avait apportée pour elle, et que, dans son dépit, il avait négligé de lui offrir.

Les mémoires du temps nous disent que cette

(1) *Journal* de Barbier.

poupée et son trousseau avaient coûté vingt mille livres; mais ce ne furent sans doute ni la perfection de ses formes ni la richesse de son costume qui séduisirent le cœur attristé de l'infante; c'était une compagne, une amie, une consolation qui venait à elle; elle la saisit avec vivacité :

— *Mi hermosa, mi querida alma!* cria-t-elle en la serrant tendrement dans ses bras.

Et la joie reparut sur son visage enfantin.

Arrivé à la porte de la ville, le carrosse royal s'arrêta. Louis XV reçut gravement les vœux de la population parisienne, précédée de ses prévôts et échevins, de ses compagnies d'archers, vêtus de hoquetons, et de ses sergents de ville, portant encore la robe mi-partie, comme au temps de Charles VI.

Pendant les harangues de ses magistrats, le peuple s'approchait du carrosse, malgré les rebuffades des gardes, et regardait avidement le visage souriant de la petite princesse. On détaillait le costume espagnol, qu'elle portait encore, costume assez semblable à celui des jeunes infantes peintes par Vélasquez, que l'on voit au musée du Louvre, et, de toutes parts, des paroles de bienvenue et de bénédictions pleuvaient sur cette enfant, qui apportait la paix, la tranquillité, l'abondance dans les plis rigides de sa robe de brocard.

Cependant, le régent fit presser la marche, et le cortège arriva vers deux heures aux Tuileries. Dire au milieu de quel concours de peuple, nous ne l'essaierons pas.

Le roi offrit la main à l'infante-reine (c'est le titre qu'elle porta dès lors) et la conduisit dans la grande galerie du Carrache, celle où jadis Louis XIV recevait les ambassadeurs. Il lui fit prendre place près de lui, sous un dais de velours, abritant deux fauteuils fleurdelisés, sur une estrade élevée de plusieurs marches.

La pauvre enfant avait peut-être froid ou faim ;

elle était sûrement très fatiguée... Qu'importe ! il fallait faire son métier de reine.

Et le maître des cérémonies lui présenta successivement tous les princes et toutes les princesses de la maison de France, qui prirent, à mesure, place derrière le fauteuil de Leurs Majestés.

Puis commença l'interminable défilé des dignitaires et des officiers de la maison.

Elle donna sa main mignonne à baiser à son chevalier d'honneur et à ses écuyers, à ses chambellans, au trésorier de sa cassette, au secrétaire de ses commandements, à l'officier de ses gardes, à ses dames d'honneur, à ses dames d'atour, aux dames du palais... Parmi ces dernières, le maître des cérémonies lui nomma la marquise de Prie... et à celle-là, comme aux autres, l'infante-reine donna innocemment sa main à baiser, sans se douter, hélas ! de l'influence néfaste que cette femme devait avoir sur sa destinée !

Enfin, on trouva que c'était assez pour un seul jour ; Marie-Anne-Victoire prit congé du roi, toujours aussi maussade, et fut conduite au Louvre, où ses appartements avaient été préparés dans le pavillon du Bord de l'eau, qu'avait longtemps habité Anne d'Autriche.

En l'honneur de sa nouvelle hôtesse, l'architecte du palais l'avait fait entourer d'un jardin qui existe toujours et porte encore aujourd'hui le nom de jardin de l'Infante.

On se hâta de déshabiller et de coucher la petite voyageuse, à demi-morte d'émotion et de fatigue, et quand, vers le soir, avec une bonté toute paternelle, le régent vint lui-même prendre de ses nouvelles, M^{me} de Ventadour la lui montra, endormie et souriante, pressant sur son cœur la poupée du roi !

CH. DE VITIS.

(La suite au prochain numéro.)



LA NEIGE



*La neige la nuit, pendant qu'on te berçait
Dans ton lit rose et blanc, que le rideau protège,
Et toi, petit printemps, qui n'as pas vu de neige,
Tu dis : Qu'est-ce que c'est ?*

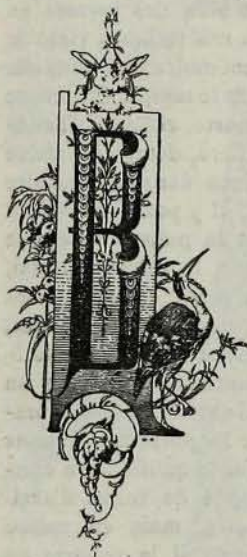
*La neige, mon trésor ? Ce blanc duvet qu'essuie
Ton petit doigt rose sur le bord du balcon,
La neige, cher mignon ? Eh bien ! c'est de la pluie
Dont chaque goutte a pris la forme d'un flocon.*

*L'air froid a condensé de la pluie et des brumes,
Et voilà ce qui fait.. Mais non, non, n'y crois pas
Ce sont des chérubins éparpillant leurs plumes
Au bord du ciel, là-bas !*

SIMONE ARNAUD.



Causerie de Quinzaine



ONJOUR, madame l'Année
 « nouvelle; soyez la bien-
 « venue parmi nous. Vous
 « êtes jeune comme nos
 « vies, mystérieuse com-
 « me nos destinées, blan-
 « che comme nos âmes;
 « vous êtes notre sœur en
 « tout; une fois encore,
 « madame la Nouvelle
 « Année, soyez la bienve-
 « nue parmi nous, et lais-
 « sez-nous voir les sur-
 « prises que vous nous
 « apportez dans votre ro-
 « be brodée de givre, de
 [« roses et de pampres. »

« — Mes sœurs les jeunes filles, je ne vous don-
 « nerai rien de nouveau, cela m'est défendu, et,
 « dans ce que j'ai emprunté à mes devancières
 « pour vous l'offrir, il y a, hélas! peu de choses
 « vraiment belles, rien qui vaille votre empresse-
 « ment à m'accueillir, votre joie à courir avec
 « moi à la suite du temps, votre maître et le
 « mien.

« — Comment, rien, rien que de vieilles lunes
 « et des regrets qui ont déjà servi? Alors, nous ne
 « vous aimerons pas, car, nous, nous avons des
 « cœurs tout neufs, des cœurs qui voudraient
 « bien trouver leurs pareils; des cœurs reluisants
 « comme l'or, brûlants comme la flamme, et tout
 « prêts à mettre le feu partout. Vous portez les
 « insignes du printemps rose; nous aussi, nous
 « sommes à la saison des fleurs, mais, pour qui
 « le bouquet, pour qui le parfum? Madame l'An-
 « née nouvelle, vous nous cachez quelque chose
 « sûrement; montrez-nous votre présent de bien-
 « venue! »

Elle a souri, et entr'ouvrant son corsage en a
 retiré une fleur qui vient du Ciel. C'est l'Espé-
 rance. Puis elle a frileusement croisé sa tunique
 sur sa poitrine et a passé au milieu de nous sans
 vouloir s'arrêter plus longtemps.

L'Espérance! voilà donc ce qui embellira toutes
 choses autour de vous, ce qui fera votre année
 aussi bonne que belle, car, de même que vous
 l'avez reçue, chères enfants, vous pourrez la
 donner: elle s'échappe de vos mains, elle repose
 dans vos yeux, elle habite votre cœur, elle fait
 partie de vous-même. Gardez-la comme un trésor
 sans prix; soyez heureuses grâce à elle, afin que
 nous le soyons avec vous, bonnes pour que nous
 le devenions avec vous; vous savez bien, petites
 et grandes qui m'entourez, que notre vie n'est
 qu'un reflet de la vôtre, que vous êtes les souve-
 raines partout où vous fleurissez avec la divine
 Espérance.

Il y a quinze ans aujourd'hui, je vous ai dit
 pour la première fois: Bon an, soyez sages, soyez
 heureuses; la forme de ce vœu a varié sans doute,
 mais ce qui n'a pas changé, c'est le cœur de celle
 qui s'est consacrée au doux labeur qui l'amène
 chaque mois à cette place, où elle vous donne
 rendez-vous...

Je m'étais juré de ne rien dire du mélodrame
 qu'on a offert à la nation française il y a tantôt
 deux mois, et dont les péripéties habilement mé-
 nagées se sont déroulées successivement à la
 prison du Cherche-Midi, à l'Île du Diable, à
 l'Hôtel Terminus, et je ne sais où encore. Un
 traître condamné à l'unanimité de ses pairs, plutôt
 enclins à l'indulgence, cela se conçoit, a trouvé
 des gens pour monter la sinistre comédie, et elle
 se joue, elle nous affole, elle nous arrache des
 cris, des sanglots. Comment n'en pas parler, même
 ici, où ces sortes d'événements ne sont guère de
 votre âge, quand l'effervescence est arrivée à un
 tel point que les théâtres pour de vrai ne font plus
 recettes, que les livres ne se vendent plus, et qu'on
 se jette avec une âpre curiosité sur les journaux
 seuls qui parlent de cette lamentable et scanda-
 leuse affaire Dreyfus.

Cela prouve tout au moins que l'amour de la
 patrie, l'honneur de l'armée ne sont pas morts en
 France; sitôt qu'on les croit menacés, tout autre

sentiment s'efface, et l'on ne veut plus entendre parler d'autre chose.

C'est ainsi que nous interprétons cette fièvre; il serait trop triste de lui donner une autre cause; nous ferons bien cependant de nous rappeler que cette avidité malsaine de scandale, de honte est un signe de décadence pour les sociétés; celles qui s'agitent ainsi ne se sentent plus supérieures aux événements.

Et pendant que toute l'attention s'en allait vers les juges militaires, obligés de s'occuper, bien à regret, je suppose, de cette triste affaire, une jeune femme, licenciée en droit, plaiderait elle-même sa cause, avec éloquence, devant la cour, pour obtenir la permission... de parler. Voilà qui est plaisant, on lui refuse ce droit sous de fallacieux prétextes. Ah ça, messieurs les avocats, croyez-vous que nous ne serons, dans nos plaidoieries, ni aussi bavardes, ni aussi rusées, ni aussi émouvantes que vous? Reste la question du *savoir*; là, vous pouvez nous en remontrer, mais puisque la candidate a passé brillamment sa thèse, pourquoi douter d'elle. Et puis, le rabat et le petit bonnet carré lui iront mieux qu'à vous, allez. — C'est peut-être pour ça. — Enfin, si nous ne pouvons pas encore être avocates, nous voilà médecins; cela est bien dans nos mœurs, et l'autre jour, me trouvant dans un salon où il n'y avait que des femmes, quel ne fut pas mon étonnement d'entendre la maîtresse de maison dire, d'une voix flûtée, en se tournant vers un groupe de jeunesse: « Qu'en pensez-vous, docteur? » A quoi une jeune fille tranquille d'allure, sévère de mise, répondit d'une voix non moins flûtée: « Madame, il m'est bien difficile d'établir un diagnostic sur des données aussi contradictoires. » Bonté divine! qu'en eût pensé ma grand'mère? Mais laissons les sciences et parlons un peu des têtes couronnées, quoi que le sujet soit bien démodé de notre temps. La mauvaise saison fait affluer les reines chez nous. Il y en a trois déjà sous notre beau ciel de Provence, il y en aura bientôt quatre, et la dernière venue ne sera pas la moins désirée, puisqu'elle nous arrive de Russie.

Que de bonnes et charmantes choses nous viennent de nos amis septentrionaux! Une des

plus aimables est, sans contredit, la poupée slave qui est échue de par la volonté d'une Marie russe à une Marie parisienne.

Cette poupée est presque vivante, tant elle est aimée chez nous; un ouvrier parisien, de ces obscurs poètes de l'outil comme il y en a tant dans nos ateliers, lui a fait, pour la nuit, une jolie couchette où elle peut rêver du pays natal, de ce Pétersbourg magnifique en ce moment avec ses palais de glace, ses belles Moscovites enveloppées de moelleuses fourrures qui ne laissent voir que leurs yeux étranges, rêveurs et passionnés; le jour, elle vit sous un globe protecteur de la poussière et des mains indiscretes.

La poussière! il y en a de bien des sortes; en général, celle qui s'attache à nos reliques vient de l'oubli. Ceci me remet en mémoire une nouvelle qui eut un certain succès dans le temps. L'héroïne adorée de son mari, étant morte, celui-ci, inconsolable, vint la nuit, au cimetière, déterrer la chère créature, l'embauma et la plaça dans un oratoire dont lui seul avait la clef. Il y passe sa vie, il pleure, il gémit, il aime, et la pauvre morte le laisse faire. Les mois passent, la douleur aussi, hélas! une autre image, vivante celle-là, vient habiter le cerveau puis le cœur de l'époux qui, peu à peu, ouvre moins souvent l'oratoire mystérieux. Il arrive même un moment où il reste un long mois sans y penser. Honteux, confus, lorsqu'il s'en aperçoit, il rouvre la porte close pour porter ses excuses à la défunte qu'il trouve couverte de poussière, enveloppée de toiles d'araignées; le voilà qui époussette, mais en même temps il songe et, finalement, il la reporte au caveau de famille. Ce fidèle intermittent n'avait pas pensé au globe protecteur... Oh! qu'ai-je raconté-là, et un premier jour de l'an et à propos des Russes encore! Calmez-vous, calmez-vous, c'est une histoire arrangée, il n'y a pas un mot de vrai; vous savez bien que l'amour est éternel? Jules vous l'a dit; il le croit, vous aussi, moi aussi, tout le monde le croit; et cela fait partie du frais bouquet d'espérances que l'année nouvelle a caché dans son sein pour vous l'offrir à l'aurore de son premier jour.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Le rôle de la femme dans un salon ressemble à ces légers duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine; on n'y fait point attention, mais si on les retire, tout se brise.

Mme NECKER.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.